

Partie 1 : Vie et œuvre de Vlady

Il y a des œuvres qui échappent au domaine de l'art et s'inscrivent dans un destin. Quelle est l'origine de l'alchimie qu'exerce depuis cinq siècles *La Joconde* sur les foules même les plus insensibles à la peinture ? Les fusillés du *Tres de Mayo* nous hantent toujours, or Dieu sait si le monde en a connu des exécutions sommaires depuis Goya. On peut aimer ou ne pas aimer David, mais son *Marat assassiné* a transformé le premier bourreau de la Terreur en ce frère supplicié qui nous fait signe presque avec tendresse. Quand on contemple une sculpture de Giacometti, on ne voit pas un visage de femme ou un homme en mouvement, on se retrouve face à face avec le monde après Auschwitz, le monde après Hiroshima : comme Goya et David, Giacometti est un destin, Vlady aussi.

Au début est la révolution. Fils de Victor Serge, Vlady est né dans le creuset de la guerre civile russe. Peintre latino-américain, il a dû apprendre à vivre dans la houle du castrisme et du sandinisme. Mais son œuvre ne se ramène pas à un éloge de la révolution : elle est plutôt interrogation, subversion, remise en question du pouvoir toujours illégitime des puissants. Sans jamais hésiter, Vlady dissocie aspiration révolutionnaire et pouvoir -- même quand celui-ci est « populaire ». Dans une révolution qui s'installe au pouvoir, donc se dénature en instrumentation répressive, seul l'échec est authentique. Gracchus Babeuf et Léon Trotski sont infiniment plus riches en enseignement sur l'humanité que Robespierre et Staline. L'hérésie est toujours préférable à l'Église.



Tatic (portrait de l'évêque du Chiapas Samuel Ruiz), 2000, 287 x 203 cm.

Au cœur de l'art de Vlady se trouve la recherche sur la matérialité de la couleur. Aucune œuvre authentique ne peut naître d'une peinture en tube fabriquée industriellement. Pour résister à la barbarie, l'art doit renouer avec la technique des maîtres flamands et de Giorgione et faire jaillir la lumière alchimique de la matière. Pour Vlady, la lumière, c'est la vie. Qu'il peigne l'ascension mythique d'une jeune révolutionnaire à cagoule ou une vague molle de cet océan Pacifique qu'il aime tant, Vlady illumine sa toile comme aucun autre peintre ne l'a fait au XXe siècle. Homme des paradoxes, le révolutionnaire Vlady récuse toute la peinture moderne depuis Van Gogh. Son œuvre est une déclaration de guerre lancée à l'encontre de l'art moderne et, plus précisément, de l'avant-garde qui, selon la terrible expression de Jean Clair, est la seule idéologie de notre siècle « à n'avoir pas su affronter sa critique. »

Doublement essentielle donc, l'œuvre de Vlady demeure inconnue en France. Conséquence lointaine de l'erreur tête-bêche du communisme et du fascisme. En mars 1941, une coquille de noix pourrie quittait Marseille avec à son bord André Breton, Wifredo Lam, Claude Lévi-Strauss et Victor Serge. Direction : les États-Unis ou l'Amérique latine, peu importe la destination. L'Europe exportait l'esprit dont elle n'avait plus besoin pour commettre son suicide. Vlady était sur ce navire. Il n'est jamais revenu. Plus important encore : si Vlady était revenu en France, son œuvre n'aurait vraisemblablement pas pu advenir. Il lui aurait manqué la source vive de l'art mexicain dans ce qu'il a de plus universel : le muralisme de Diego Rivera, Siqueiros, Orozco, et celui de leur antithèse, Tamayo. Il lui aurait manqué la force créatrice des bâtisseurs de destins.

Il y a une autre raison aussi au mystère Vlady (indirectement lié au premier). À partir des années 60, Vlady a rejeté le système commercial des galeries. Il n'est qu'au Mexique qu'un peintre peut se permettre un tel pied de nez aux lois du marché. Tout au long du XXe siècle, l'art mexicain a vécu en grande partie des commandes passées par des présidents et des ministres, des gouverneurs et des généraux en quête d'une légitimité qu'ils refusent d'aller chercher dans les urnes. C'est ainsi que Vlady a travaillé dans un circuit économique plus proche de la Renaissance italienne que de la logique industrielle du XXe siècle. Cette liberté acquise à l'égard des lois du marché a une contrepartie : le système de distribution de l'art rejette Vlady comme un pestiféré. Un artiste non commercial n'existe pas.

Le présent livre a pour objet de rapatrier en France le phénomène Vlady. Une métamorphose artistique a lieu au Mexique dont Vlady est le principe. Après plus d'un demi-siècle d'absence, la confrontation entre Vlady et l'Europe était inévitable. La première partie du livre est constituée d'une présentation générale de l'œuvre. La deuxième partie rassemble des textes de Vlady ainsi que des analyses de son œuvre par des critiques mexicains. Nous y avons ajouté quelques témoignages présents et même passés d'intellectuels du monde entier (ainsi deux petits textes des romanciers Henry Poulaille et John Dos Passos portent des lueurs inattendues sur la peinture de Vlady dans les années 50). Ce jeu d'écritures en résonances multiples permet de pénétrer dans cette œuvre synthèse mieux qu'aucun essai univoque.

(...)



Détail michelangelesque, Fresque "Les Révolutions et les Éléments", 1974-1982

Chapitre 2: Une vie dans le siècle

Vlady est révolté par héritage. D'emblée, ce paradoxe le situe en marge du XXe siècle. À la base de la révolution se trouve le refus. « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? demandait Albert Camus. Un homme qui dit non. » Or, Vlady est révolté parce qu'il dit oui. Par sentiment aristocratique du devoir. Sa révolte s'inscrit dans le prolongement direct de l'itinéraire intellectuel de son père Victor Serge et de toute une génération de géants : les héros bolcheviks de la révolution, les martyrs de l'opposition au totalitarisme ensuite. Impossible de comprendre Vlady en dehors de sa vie, non pas de sa vie comme anecdote, mais de sa vie comme mythe.

D'origine russe, formé en France, vivant au Mexique, Vlady est au point de convergence de trois cultures. « Comme je suis analphabète dans toutes les langues, j'emploie des mots russes dont le son ressemble à de l'espagnol mais qui signifient tout à fait autre chose. Ma culture est une sorte de langage éclectique dont les symboles naissent dans une langue et glissent dans une autre. J'aime beaucoup cette façon de penser. Comme Teilhard de Chardin emploie les concepts d'une science pour les appliquer dans une autre. »

Aujourd'hui, Vlady est un peintre mexicain. C'est le Mexique, et plus particulièrement le muralisme mexicain, qui lui a permis d'assumer l'héritage révolutionnaire dans sa pureté

hérétique et de renouveler la tradition de la grande peinture européenne. Le Mexique lui a conféré une force et une naïveté impensable en Europe et peut-être même aux États-Unis. En contrepartie, il a insufflé dans la peinture mexicaine le grand vent du large et surtout l'esprit d'irrespect qui lui faisait défaut.

Les origines familiales

Dès le ventre de sa mère, Vlady « connaît » la grande rumeur de la révolution russe. Nous sommes à Petrograd, en octobre 1919, le général de l'armée blanche loudenitch met le siège devant la ville. Victor Serge, alors jeune anarchiste franco-russe rallié à la révolution bolchevik, quitte son bureau au Komintern pour faire le coup de feu. « Je ne couchais plus à l'Astoria, dont le rez-de-chaussée s'était garni de sacs de sable et de mitrailleuses pour soutenir un siège; je passais les nuits aux avant-postes de la défense, avec les bataillons communistes. Ma femme, enceinte, venait dormir à l'arrière, dans une ambulance, avec une serviette contenant un peu de linge et nos objets les plus chers, afin que nous puissions nous rejoindre pendant la bataille et battre en retraite ensemble, le long de la Neva. » Cet enfant qui s'apprête à voir le jour au plus fort de la guerre civile russe est Vlady.

Victor Serge, de son vrai nom Victor-Napoléon Kibaltchiche, est né à Bruxelles en 1890, dans une famille de Russes exilés. Un lointain cousin de son père, le chimiste Nikolaï Kibaltchiche, avait construit la bombe qui servit à assassiner le tzar Alexandre II en mars 1881. Nikolaï fut pendu avec les autres membres du complot organisé par le parti Narodnaya Volya (Liberté du Peuple). Victor Serge ouvre ses Mémoires d'un révolutionnaire par le récit de cet assassinat qui pourtant prit place neuf ans avant sa naissance. Déjà pour Victor Serge la révolte est affaire d'héritage et de tradition. La famille Kibaltchiche appartient à la petite aristocratie russe originaire du Monténégro. Arrivés en Russie au XVIIIe siècle, les Kibaltchiche à l'instar de bien des hobereaux ont longtemps servi la Russie comme officiers et l'Église orthodoxe comme popes. Il y eut même un Kibaltchiche psychiatre qui, entre 1828 et 1838, lutta contre l'incarcération des fous. À la fin du XIXe siècle, les Kibaltchiche remplacent le service du tzar par celui de la révolution.

Vlady épousera avec passion cette légende dorée de l'hérédité révolutionnaire. Il fera de son grand-père Lev Ivanovitch Kibaltchiche le propre frère de Nikolai. Il le mettra en scène dans les couloirs du Palais impérial attendant l'issue de l'attentat revolver au poing... Il s'identifiera au crime fondateur de la Russie révolutionnaire au point d'en faire sa date de naissance. Lors du premier voyage dans sa ville natale, au terme d'un exil de près d'un demi-siècle, une jeune femme sans doute déroutée par ses récits étranges de l'ère bolchevik, lui demande quand donc il est né : « Et j'étais en face de cette belle église qui avait été construite sur le lieu où Alexandre II avait été tué, et sans même y penser, je dis : le premier mars 1881. Et jamais je n'avais dit plus grande vérité, parce que tout atteste qu'il en fut ainsi. »

(...)

La mère de Vlady, Liouba Roussakov, est née à Rostov-sur-le-Don en 1899, aux confins de la Russie et de l'Ukraine, en bordure de la mer d'Azov. Elle est la fille aînée d'une famille d'origine juive. Lors des grands pogroms de 1905, la maison familiale fut détruite par les cosaques fanatiques des Cent-Noirs. Le père Alexandre Ivanovitch Roussakov (Josselevitch de son vrai nom) était anarchiste de conviction et chapelier de métier. Il avait défendu sa famille revolver au

poing et abattu plusieurs cosaques. Pour Vlady, cette conduite est une source de fierté : le grand-père Roussakov est un héros, à la rigueur un martyr, mais en aucun cas une victime.

Poursuivi par la police tsariste, Alexandre Roussakov choisit de s'exiler. Tour à tour tailleur, teinturier et marin, il mena une vie misérable de port en port : Hambourg, New York, Buenos Aires, Barcelone avant de se fixer à Marseille où la révolution d'octobre le surprit. Son atelier de teinturier était un refuge pour tous les marins russes qui étaient nombreux à transiter par la capitale phocéenne pendant la première Guerre mondiale. La mère Olga Griorevna était une personne aux nerfs fragiles, angoissée et prompte à la panique. C'est elle qui avait insisté pour quitter la Russie par crainte des persécutions raciales et policières. Elle appartient au camp trouble des victimes.

Victor Serge a fait la connaissance de Liouba sur le bateau qui l'amenait de Dunkerque à Copenhague puis à Helsinki. Traversée inhabituellement longue : 19 jours avec changement de navire à Copenhague. Il s'agit en fait de tout un convoi : des destroyers font sauter les mines flottantes à coups de canon et, à partir de Copenhague, un brise-glace ouvre un chenal dans la Baltique gelée. Pendant ce temps, Victor Serge noue des discussions enfiévrées avec d'autres expatriés russes. Ivres d'espoir, ils tournent le dos à l'Europe à feu et à sang qui se désagrège dans leur dos et rêvent à la Russie nouvelle qui naît « à coup de volonté, de lucidité, d'implacable amour des hommes... Puis une étonnante enfant de vingt ans, aux grands yeux pleins de sourire et d'une sorte de frayeur apaisée, venait nous chercher sur le pont, nous disant que le thé était prêt dans la cabine bondée d'enfants, d'un vieil ouvrier anarchiste, plus exalté que nous. J'appelais cette jeune femme-enfant l'Oiseau bleu -- et c'est elle qui m'apporta la nouvelle de l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg. »

Cette brève allusion à la pièce éthérée de Maurice Maeterlinck est tout ce que disent les mémoires de Victor Serge de la rencontre avec Liouba Roussakov. Il est permis de penser que la similitude des deux destins joua un certain rôle : Victor et Liouba parlaient français, ils découvraient la Russie révolutionnaire avec enthousiasme (Liouba avait quitté le pays à sept ans, Victor ne l'avait jamais connu). Quoiqu'il en soit, trois mois plus tard, Victor et Liouba se marient - union libre, est-il utile de le préciser, pour les deux camarades révolutionnaires.

(...)

Les nouveaux mariés vivent alors dans la première Maison des Soviets -- le légendaire hôtel Astoria bâti juste avant la guerre à l'ombre de la cathédrale Saint-Isaac dans le plus pur style « art nouveau » -- en compagnie de Zinoviev et des autres membres du Comité central de passage à Petrograd dont, parfois, Staline alors presque inconnu. Habillé de luxe, protégé par les mitrailleuses des gardes rouges, chauffé et relativement bien nourri, le couple partage les privilèges de la nomenklatura en formation. Dans Petrograd assiégée par les armées blanches, l'hôtel Astoria est l'objet de la vindicte populaire : « Des rumeurs nous prêtaient un incroyable bien-être et commentaient même nos prétendues orgies avec les actrices du corps de ballet, naturellement. »

À la naissance de son premier enfant, le couple lui donne le nom de leur meilleur ami : Vladimir Mazine qui partageait avec Victor Serge le tout premier bureau de la III^e Internationale. Mazine était un nom de guerre. De son vrai nom Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt, l'homme avait été condamné à mort pour sa participation à l'insurrection de 1905. Sa peine commuée en emprisonnement à vie, il avait traduit en prison les œuvres de Max Stirner, ce qui ne pouvait que séduire l'ancien anarchiste Victor Serge (il avait aussi traduit Kant et Baudelaire et rédigé un

essai sur Goethe et la philosophie de la nature). Sa trajectoire politique et intellectuelle en faisait un frère spirituel de Victor Serge. Il mourut les armes à la main durant le siège de Petrograd.



Taras Boulba, encre, 1956

L'héritage russe

Tel est l'homme que Victor Serge et Liouba ont choisi comme parrain posthume pour l'enfant qui naît. Pour le petit Vlady, il s'agit d'un héritage en bonne et due forme : il lui appartiendra d'incarner l'humanisme héroïque de Mazine tout autant que de prolonger la lignée anarcho-révolutionnaire des Kibaltchiche. Par contre, son deuxième prénom est Alexandre en hommage au grand-père Roussakov et par ce truchement s'insère toute l'ambiguïté de cette famille marquée du sceau des persécutions et de la fragilité psychologique. Jamais il n'utilisera ce deuxième prénom.

Précisément, quand Vlady vient au monde le 15 juin 1920, Petrograd est sauvée, mais la révolution entame sa glissade totalitaire. La mutinerie de Kronstadt est écrasée dans le sang. Les prisonniers sont fusillés en cachette par la Tchéka. Certains intellectuels sont exécutés pour avoir manifesté leurs réserves sur la révolution. Le poète Nicolas Goumilev est exécuté malgré les démarches de Victor Serge. C'en est trop : « J'étais las de certaines choses, la terreur m'usait les nerfs, les fautes que je voyais accumuler sans rien pouvoir contre elles me tourmentaient. » Au demeurant, les privations ont rendu Liouba Roussakov pré-tuberculeuse. Victor Serge se fait affecter en Europe de l'Ouest avec sa famille où il jouera de 1922 à 1926 le rôle d'agent secret soviétique.

Première escale : l'Allemagne. Les premiers souvenirs de Vlady remontent à cette période. « Mes parents m'amenaient dans toutes sortes de musées et d'événements culturels. Un soir, je les suivis dans un petit cinéma minable sans doute loué par la légation. Essenine en frac récitait des vers, il était poudré, ce qui m'impressionnait beaucoup. Sa femme dansait sur la scène. Elle me semblait une grosse mégère qui sautait beaucoup et à chaque fois qu'elle faisait un saut, la petite estrade tremblait et faisait un nuage de poussière. C'était Isadora Duncan. »

La vie paisible en apparence de révolutionnaire professionnel est pleine de dangers et Victor Serge frôle sans cesse l'arrestation : « Sur le point d'entrer sous le porche de la Rote Fahne, ma femme me retint par le bras : "Passons vite, passons !" le vestibule était plein d'uniformes verts de la Schutzpolizei. » Le plus clair de l'activité de l'agent secret consiste à préparer un putsch ouvrier. C'est l'époque où il faut plusieurs trillions de marks pour acheter un pain, mais qui a de l'argent ? Des passants dépenaillés pillent les magasins pour survivre et la police laisse faire. Mais les communistes allemands sont désorganisés et désarmés. Le putsch échoue avant même d'avoir vraiment commencé. La fausse manœuvre suffit cependant à donner l'alarme au gouvernement qui confie les pleins pouvoirs au général von Seeckt.

Victor Serge doit fuir en vitesse. «Le matin même de la proclamation de la dictature de von Seeckt, je prenais l'express de Prague, avec ma femme et mon fils, qui avait quatre ans. Nous avons traversé des jours critiques en travaillant, à peu près sans argent, sans identité de réserve, salement lâchés à la dernière minute par l'ambassade soviétique, qui n'entendait pas se compromettre en aidant des illégaux. Dans le coupé, des voyageurs demandèrent à mon fils, qui ne parlait bien que l'allemand, ce qu'il ferait quand il serait grand, et il répondit d'un trait : « Krieg gegen die Franzosen ! » (La guerre aux Français ! »).

(...)

Retour aux sources : Russie, révolution et judéité

Le grand événement des années 80 est sans conteste la chute du communisme en Europe. Vlady vit cette période comme une affaire de famille. La montée du mouvement Solidarnosc en Pologne lui procure une joie intense. La classe ouvrière prend la direction du mouvement de contestation contre le Parti communiste polonais. Ainsi donc, les thèses de Victor Serge qui considérait l'État communiste non seulement comme une perversion passagère du mouvement ouvrier, mais comme carrément anti-ouvrier, sont justifiées. Quand Lech Walesa conclut les accords de Gdąnsk, Vlady essaie d'organiser un charter d'intellectuels mexicains en Pologne. Faute d'autorisations, l'affaire échoue.

En 1981, il ne tient plus en place. Il dit à Isabel : « Allons à Varsovie ! » Celle-ci répond : « Tant qu'on y est, pourquoi ne pas passer par Moscou et Leningrad ? » Vlady et Isabel partent avec leur fils adoptif Enrique (un neveu d'Isabel), évidemment militant trotskiste. Le trio fait irruption chez Jacek Kuron, auteur en 1965 d'une lettre ouverte dénonçant le totalitarisme, emprisonné huit ans et, depuis, leader de l'organisation des intellectuels Komitet Obrony Robotników (KOR). « C'est un lion, s'exclame Vlady. Une intelligence raffinée dans un physique de docker. Au demeurant, un grand buveur de scotch. Quand nous entrons dans son bureau, il y a un Christ sur le mur. Je demande :

-- Qu'est-ce que vient faire cette croix ici : vous êtes religieux ?

Il répond :

-- Ah non, c'est autre chose... C'est la Pologne !

Nous nous sommes tout de suite compris à mi-mots. Il manifestait une fidélité toute bolchevik envers les travailleurs. »

Vlady persiste à lire l'effondrement du communisme à travers la grande mythologie révolutionnaire de 1905 ou de 1917 ou encore de l'Opposition de gauche des années 20. Cela lui permet de comprendre la critique du communisme qui est faite en Pologne et en Union soviétique et même de pousser l'analyse plus avant que la majorité de ses contemporains, mais il ne comprend rien à l'état d'esprit des êtres humains qui se réveillent après 50 ans ou plus d'enfermement. Dans la rue, les jeunes défilent sous la statue en bronze de Karl Marx avec des T-shirts à l'effigie du Pape, de Pilsudski bardés de l'inscription : « Je suis antisocialiste ! » Ce n'est pas Trotski qui triomphe de Staline, pas même la religion catholique qui triomphe du matérialisme athée, c'est la civilisation américaine qui balaie l'Europe de l'Est (en vrac Walt Disney, MacDonald et les revues pornographiques).

Ouvrons une brève parenthèse sur les idées politiques de Vlady. Nous avons posé en préalable que Vlady était révolutionnaire par « hérédité » et non par mouvement de révolte. Nous l'avons ainsi vu fréquenter sa vie durant des groupuscules trotskistes. Quelle est la position actuelle de Vlady face au marxisme ? Quand on lui pose la question, il répond à sa façon, à la fois naïve et en escalier : « Marxiste : je l'étais par foi. J'ai lu Le Capital doctrinairement et non critiquement. D'ailleurs, comment faire autrement quand on n'est pas économiste ? J'ai toujours considéré le marxisme comme une idéologie chrétienne. Il y a 30 ans, j'ai fait une conférence sur ce thème devant un groupe de socialistes mexicains. Aujourd'hui, rien ne se substitue à ce marxisme. Il n'existe plus de pensée politique, mais seulement des actions et des réactions, des jeux d'intérêts, des ricochets. Je crois que l'idéologie est nécessaire, qu'il faut avoir une volonté pour ne pas s'encanailler dans les intérêts à court terme. Le Marx auquel je ne veux pas renoncer, par fidélité, par morale, c'est le Marx qui a tenté d'être le prophète et le grand théoricien de la justice sociale. Qu'il soit perfectible, qu'il soit même dépassé, c'est évident. La critique de Marx par Edgar Morin : je suis d'accord. Je le félicite et je dis : chapeau ! »

Tout l'homme tient dans cette profession de foi. L'adhésion sectaire et la lucidité historique, la fidélité aveugle et l'esprit critique. Il n'en reste pas moins que Vlady en Pologne est désespéré. Rien ne se passe comme il l'avait prévu. Son attitude devant l'Église est ambiguë. Il a des réactions de vierge effarouchée quand on lui parle de Dieu. Et pourtant, comment concevoir un art plus imbibé de spiritualité que le sien ? Il ne parvient pas à se déprendre de l'éducation athée reçue dans le goulag.

Le temps fort du voyage est bien sûr l'escale russe (avant la Pologne). En arrivant à l'aéroport de Moscou, Vlady est saisi d'émotion. Prétextant un besoin naturel, il fait arrêter la limousine de l'ambassade du Mexique, se dirige vers le bois qui longe l'autoroute. En Russie il y a toujours de la forêt... Dès qu'il est hors de vue, il se jette à terre, se roule à terre, en proie à une véritable crise de nerfs, il embrasse la terre, il se barbouille de terre russe. Il lui faut faire appel à toute son énergie pour se ressaisir et revenir vers la voiture officielle comme si de rien n'était. À Leningrad, il a une seconde crise. En sortant de l'Ermitage, au coin du quai qui longe le canal, il doit s'adosser au mur et là, comme un enfant, il se met à pleurer, il hurle de douleur : « La rencontre avec la Russie est toujours une maladie. C'est là que tout ressort : ma mère, mon père, la révolution, la contre-révolution, l'injustice, la pourriture, le conformisme des uns, l'incompréhension des autres, toute la complexité de la déroute. »

Tous les moments du voyage en Russie comptent. Vlady se rend en pèlerinage à Peredelkino, village des écrivains officiels du régime soviétique. Un groupe de diplomates mexicains l'accompagne (un enlèvement est toujours à craindre). Sur la tombe de Boris Pasternak, un inconnu récitait des poèmes en échange de quelques sous. Vlady s'approche, remarque que l'homme porte une gabardine à même la peau, trop pauvre pour acheter une chemise. Il écoute la musique de sa chère langue russe et, soudain, il déclame à son tour :

*« L'inspiration n'attend pas. Marécage
Mer, terre ou mare, c'est sans importance :
Un rêve ici m'est venu qui m'engage
À lui régler son compte en toute urgence. »*

C'était un poème des années futuristes de Pasternak, l'époque de l'amitié avec Maïakowski. L'homme à la gabardine est surpris. Il ne connaissait que les poèmes du Docteur Jivago. Vlady lui dit :

*« -- Bon et il y en a d'autres.
Et il reprend :
Les nuées, cheveux, se dressent
Sur la livide Néva. »*

Alors commence un duel de poésie. Émerveillés, les gens s'attourent pour écouter ces deux ménestrels d'un autre âge qui s'affrontent. Les diplomates bombent le torse, ils semblent dire : « Pas de doute, c'est un vrai Russe, notre peintre, hé ! »

La presse annonce le retour de Vlady en URSS. Immédiatement, dans sa chambre d'hôtel, les appels téléphoniques fusent de toutes parts : la tante Anita Roussakov, 21 ans de camp de concentration, la cousine Irina Poderevsky, 19 ans de camp, d'autres encore, qui surgissent de l'ombre où ils avaient été enterrés vivants. Aujourd'hui, Vlady refuse de parler de ces retrouvailles : « C'est tellement humiliant d'être survivant d'une famille qui a été écrabouillée à un tel point de dégénérescence, ce qui en reste ce sont des miettes humaines, souffrantes, douloureuses, intelligentes parfois, mais tellement mesquines, vivant presque de mendicité. Si j'étais resté là-bas, je n'aurais certainement pas survécu, mais si d'aventure j'avais survécu, je serais une miette de merde dans ce grouillis de souffrance. Je n'aime pas en parler. Ce qui compte, c'est ce qui réussit à surnager à toute cette saloperie. C'est ce qui parvient à être sauvé. C'est l'esprit. Victor Serge a survécu. »

Vlady retournera à deux reprises en URSS, mais dans l'URSS de Gorbatchev cette fois, en pleine désagrégation. La première fois, invité par une chaîne de galeries d'art russes qui souhaite organiser une exposition de son œuvre à Moscou. Très vite, il se rend compte que les dirigeants appartiennent à la nouvelle nomenklatura qui confond capitalisme et gangstérisme. L'affaire tourne court. La deuxième fois, il voyage avec un groupe de trotskistes occidentaux. Dès le premier jour, l'Union des Écrivains l'invite à parler de Trotski dans une réunion publique. Dans l'Union soviétique de la Perestroïka, tout le monde parle de tout, prend position au hasard pour les narodniki, les mencheviks, Trotski, la monarchie, Boukharine, bref, pour tout ce qui a été interdit pendant plus de 70 ans de parti unique.

Vlady attendait ce moment depuis plus de 50 ans. Il se rend compte de l'imposture, mais il faut qu'il parle. Il s'avance et prononce un discours bien dans sa manière, imagé, contradictoire, sans

structure, avec l'émotion pour seule ligne directrice : « Mais le Trotski vraiment important pour son opposition à Staline, vous ne le connaissez pas. Le Trotski dont a encore besoin le parti et l'avenir de l'Union soviétique est celui d'après 1929. De l'analyse et de la critique du stalinisme, le théoricien marxiste, d'un marxisme vivant et imaginatif et non du chewing-gum bureaucratique; l'idéologue très appliqué, tellement discutable, controversé, mûri, affiné par les erreurs, enrichi par l'expérience et mille apports. Ce Trotski, aucun d'entre vous ne le connaît. (Murmures d'approbation.) Ce Trotski n'a pas besoin de réhabilitation. C'est lui qui va réhabiliter le parti. (Rires, quelques applaudissements. Les applaudissements se généralisent.) »

Dans le remue-ménage qui suit, des fonctionnaires soviétiques le présentent à l'acteur-cinéaste Nikita Mikhalkov. Vlady évoque ainsi la rencontre : « Nous entamons une relation de rires et d'ironies : "Ainsi, c'est votre famille qui nous a mis dans ces beaux draps. " Il m'identifie avec Nikolashka (le tzar Nicolas), au moins est-ce une victime... Horrible, mais il faudrait du temps pour ne pas être d'accord. Au demeurant, nous nous sommes très bien entendus. »

L'implosion du communisme provoque une intense réflexion chez Vlady. D'un côté, il est libéré du spectre qui a plané sur toute son existence le poursuivant de sa malédiction. Même sa carrière en bénéficie. Les intellectuels de gauche qui ont si souvent opposé le mur du silence à son œuvre sont désarmés. Par ailleurs, comme nous l'avons vu, Vlady se retrouve dans un univers privé de repères (« Il n'existe plus de pensée politique, mais seulement des actions et des réactions, des jeux d'intérêts, des ricochets. »). Le communisme sous sa forme stalinienne était une lutte à finir. Sa disparition par défaut lui laisse un goût amer.